

In memoriam Serge Moscovici (1925-2014)

PÉREZ Juan*
 KALAMPALIKIS Nikos**
 LAHLOU Saadi***
 JODELET Denise****
 APOSTOLIDIS Thémis*****

« Il y a des moments privilégiés où, jetant un regard rétrospectif sur sa vie, un homme découvre à quel point ce qui apparaît aux autres comme une carrière a été pour lui une longue suite d'improvisations et d'étonnements ». Ce sont les premières paroles prononcées par Serge Moscovici, à Berne, en 2003, lors de la réception du prestigieux prix Balzan pour son œuvre en psychologie sociale. Ce prix couronnait une trace fondatrice profonde laissée à la psychologie sociale comme discipline et surtout comme science.

Né en 1925 à Braïla, sur les bords de Danube, dans une famille de marchands de grains, il a vécu l'impact des lois antisémites avec son exclusion du lycée (1938) et le pogrom de Bucarest (1941). Utilisant la filière des « camps de personnes déplacées » passant par la Hongrie, l'Autriche et l'Italie, il arrive à Paris en 1948. Il travaille dans la confection, les chaussures, retrouve et rencontre des amis, Paul Celan, Isac Chiva, Isidore Isou. Son adolescence, les événements terribles qu'il vécut durant la guerre et qui le marquèrent à vie sont décrits dans son récit autobiographique, *Chronique des années égarées* (Moscovici, 1997).

UNE TRAJECTOIRE INSTITUTIONNELLE

Après une arrivée épique à Paris, il obtient en 1949 la toute récente « Licence de psychologie » à la Sorbonne (avec la mention passable...). Attiré par les cours de « psychologie de la vie sociale » du psychiatre et psychanalyste Daniel Lagache, et inquiet pour la prolongation de son titre de séjour comme réfugié, il souhaite s'inscrire pour une thèse de doctorat sous sa direction : « Lagache me reçut dans le couloir et fut surpris quand je formulai le désir de faire une thèse qu'il dirigerait. Par bonheur, il avait le temps et m'écouta lui développer le projet en une demi-heure. Évidemment, j'évitais de lui dire que l'étude porterait sur la transformation de la psychanalyse en matériau du sens commun. » (Moscovici, 2003). Lagache, au départ circonspect, lui suggéra de rencontrer Jean Stoetzel, fondateur de l'Institut français d'opinion publique

(IFOP) pour se former en matière de méthodologie d'enquête.

Une ville, Paris, deux lieux familiers et deux découvertes aussi hasardeuses que majeures, les bouquinistes des quais de Seine pour *Cybernetics* de Norbert Wiener et la Bibliothèque nationale de France, pour l'*Essai sur la notion d'expérience*, de Robert Lenoble, l'aident à trouver les concepts tant recherchés, les représentations collectives, le sens commun, la communication, mais aussi une science improbable pour rendre leur articulation féconde, la psychologie sociale (Moscovici, 2003). Lagache l'encourage et le propose pour une bourse au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) qu'il obtient en 1952. Il publie son premier article dans la *Revue française de psychanalyse* et s'inscrit en parallèle, en 1953, comme élève, à l'École pratique des hautes études pour suivre les séminaires d'Alexandre Koyré, historien de la pensée philosophique et scientifique.

En 1955, il s'occupe, pour le compte du ministère du Travail, des programmes de la reconversion industrielle, en collaboration avec le sociologue Guy Barbichon, spécialiste du changement social, dans le cadre du Centre d'études et recherches psychotechniques (CERP) et dirige, en 1958, la revue du centre, le *Bulletin du CERP*. En parallèle de son étude sur la psychanalyse, il réalise sa seconde thèse portant sur un problème sociétal et économique, encore actuel, la reconversion industrielle (*Reconversion industrielle et changements sociaux. Un exemple : la chapellerie dans l'Aude*, 1961, Albin Michel). Il soutient sa thèse de doctorat

* Université de Valence, Espagne.

** Université Lyon 2, France.

*** LSE, Royaume-Uni.

**** École des hautes études en sciences sociales, France.

***** AMU, France.

Les auteurs sont membres du comité directeur du Réseau mondial Serge Moscovici (REMOSCO) à la Fondation Maison des sciences de l'Homme, Paris. Le texte présenté ici est consultable sur <<http://remosco.hypotheses.org/>>.

d'État ès Lettres, *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*, en 1961, dans l'amphithéâtre Louis Liard de la Sorbonne (Jodelet, 2015).

La même année, il obtient le diplôme de l'École pratique des hautes études, sous la direction d'Alexandre Koyré, avec un mémoire sur la mécanique galiléenne (*L'expérience du mouvement. Jean-Baptiste Baliani, disciple et critique de Galilée*, 1967). Fondé sur des manuscrits conservés à la Bibliothèque ambrosienne de Milan, ce mémoire porte les germes de ses idées sur la science, la connaissance et la nature. Baliani, patricien génois, à qui on doit la première formulation du principe d'inertie, postule dès 1582, à la différence de Galilée, que, la terre tournant autour de la lune, cette dernière exerce une influence mécanique sur les marées. Moscovici s'inspire de leur correspondance pour théoriser l'incertitude créatrice de la science, autrement dit le fait que l'homme crée la nature à travers la science. Ce travail lui ouvre la porte de l'« Institute for Advanced Studies » de Princeton (recommandé par Koyré qui en était membre depuis 1955) comme *Fellow* en 1962-1963. Il donne ses premières conférences en anglais à Yale et à Harvard, et fait la rencontre de Thomas Kuhn.

Nommé, en 1962, maître de recherches au CNRS, il est élu directeur d'études à l'École pratique des hautes études en 1964. La même année, il devient membre du « Transnational Committee on Social Psychology » du « Social Sciences Research Council », dont l'histoire fascinante a été écrite récemment (Moscovici, Markova, 2006), aux côtés, entre autres, de Leon Festinger, John Lanzetta, Ragnar Rommetveit et Stanley Schachter et, peu après, Henri Tajfel, Harold Kelley, Morton Deutsch... Il fut l'un des fondateurs de l'« European Association of Social Psychology » (EASP), son premier président en 1965 et éditeur associé du *European Journal of Social Psychology* (1969-1974).

À Paris, il réunit, au sein du « Groupe d'études de psychologie sociale », son premier laboratoire créé en 1965 à la VI^e section de l'École pratique des hautes études, un groupe pionnier de chercheurs dont les travaux s'inscrivaient dans ses lignes d'intérêt scientifique (parmi eux : Claude Faucheux, Claudine Herzlich, Jean-Claude Abric, Denise Jodelet, Willem Doise). C'est à ce moment qu'il entame un vaste programme de recherches expérimentales consacré essentiellement à l'influence et la communication sociale.

Suivant un chemin intellectuel parallèle entre histoire des sciences et psychologie sociale, il réalise, entre 1968 et 1969, un nouveau séjour américain au « Center for Advanced Studies in the

Behavioural Sciences » (Stanford) et publie, en 1968, un autre ouvrage monumental, *Essai sur l'histoire humaine de la nature*. La France est en pleine ébullition sociale, idéologique, politique et générationnelle et cette réflexion sur la nature, la première d'une forme de trilogie (*La société contre nature*, 1972, et *Hommes domestiques et hommes sauvages*, 1974) inaugure sans doute la « période verte » de Moscovici (la plus méconnue des psychologues sociaux). Ses idées anthropologiques sur la nature, le féminisme et l'écologie politique tracent un nouvel horizon pour des générations de jeunes étudiants et militants : la nature est un rapport, ça n'est pas l'environnement ; aucune partie de l'humanité, aussi primitive ou avancée soit-elle, n'est ni plus proche ni plus éloignée d'un état de nature ; l'analyse de la prohibition de l'inceste comme règle sociale permet de saisir les rapports de domination et de régulation entre groupes. Une théorie de la société est en marche.

Cette aventure intellectuelle lui fait rencontrer Robert Jaulin (théoricien de l'ethnocide), qui dirige l'Unité d'enseignement et de recherche d'ethnologie, d'anthropologie et de sciences des religions de l'université Paris 7 (Jussieu). Ensemble et avec la participation, entre autres, de Michel de Certeau, Jean Monod et Jean-Toussaint Desanti, ils montent des séminaires « sauvages », des « cours pirates d'ethnologie anti-coloniale » rencontrant un franc succès auprès d'étudiants, militants et intellectuels écologistes. Moscovici s'implique, milite, écrit (voir les ouvrages collectifs, *Pourquoi la mathématique*, 1974 ; *Au-delà de la crise*, 1976 ; *Pourquoi les écologistes font-ils de la politique ?*, 1978). Avec l'un des grands génies mathématiques du siècle dernier, Alexander Grothendieck, décédé deux jours avant lui, Jaulin et le documentariste Yves Billon, ils vont jusqu'à sillonner le sud de la France avec une exposition de photos intitulée « Occitanie, Amazonie, même combat », pour dénoncer l'ethnocide des petits peuples locaux et traditionnels où qu'ils soient.

Cette activité foisonnante alimente sa production psychosociale : il édite, avec Claude Faucheux, un recueil de traduction de textes fondamentaux en psychologie sociale (*Psychologie sociale théorique et expérimentale*, 1971), un livre de textes fondamentaux en anglais sur le langage (*The psychosociology of language*, 1972), deux volumes d'*Introduction à la psychologie sociale* (1972-1973), publie, en anglais, sa théorie de l'innovation des minorités (*Social influence and social change*, 1976) et édite une version remaniée, avec une centaine de pages en moins, de son ouvrage de 1961 (traduit en plusieurs langues et, tout récemment – 2008 – en anglais). Il reçoit de nombreuses invitations internationales comme professeur invité à la « New School for Social Research » (New

York, 1970-72), à l'Institut Jean-Jacques Rousseau de l'université de Genève (1972-73), à l'université de Louvain (1976), occupe la chaire Franqui à l'université de Louvain-la-Neuve (1976), est *Fellow* du « Van Leer Jerusalem Institute » (1977) et du Churchill College de l'université de Cambridge (1980). Pendant quinze ans (1980-1995), il sera *Visiting Professor* à la « New School for Social Research » (New York). Cette montée en puissance progressive de la reconnaissance internationale de son œuvre s'accompagne de la création de nombreuses communautés de chercheurs issus de pays différents, qui se forment, discutent, font avancer les idées princeps, mettent en place des pratiques communautaires académiques (par exemple, conférences bisannuelles internationales, conférences brésiliennes, formations doctorales européennes, centres Moscovici). Avec les années 2000, arrive une consécration internationale de son œuvre et, selon ses propres dires, de l'œuvre d'un collectif (Moscovici, 2004).

La reconnaissance de cette œuvre est très importante dans le monde. Entre 1980 et 2012, seize *honoris causa* lui ont été discernés, majoritairement en Europe, mais aussi en Amérique latine (Genève, Glasgow, Sussex, Séville, Bruxelles, Bologne, Londres, Rome, Mexico, Pécs, Lisbonne, Jönköping, Iasi, Brasilia, Buenos Aires, Evora). Il a été lauréat de six prix internationaux (1980, Prix In Media Res, Fondation Burda ; 1989, Prix européen des sciences sociales et de sociologie ; 2000, Prix Ecologia ; 2003, Prix Balzan ; 2007, Prix W. Wundt et W. James ; 2010, Prix Premio Nonino) honorant toutes les facettes de sa réflexion.

APPORTS PRINCIPAUX DE SON ŒUVRE

Concernant l'étude des représentations sociales, l'un d'entre nous (Kalampalikis, 2013, p. 8-9), dans l'introduction du dernier ouvrage en français de Moscovici (*Le scandale de la pensée sociale*, 2013), en pointe l'enjeu : la conversion d'une forme de savoir scientifique en système composite d'opinions et d'interprétations du réel ; la dynamique de la constitution de la connaissance et de la pensée sociales dans la communication et l'action de groupes situés historiquement et culturellement. Le dessein, aussi holiste qu'ambitieux, affirmé par l'auteur en 1961, est double. Tout d'abord, doter cette jeune discipline, la psychologie sociale, d'une « matière », d'un horizon épistémologique propre, étudiant les états représentationnels comme des formes de connaissance. Consécutivement, l'enraciner au sein des sciences du social autant par une « unité de préoccupations » dans le présent que par les courants d'idées communs qui les ont façonnées (Jodelet, 2011). Pour réaliser ce dessein ambitieux et radical, étant donné l'état

protéiforme de la psychologie sociale en Europe et l'oubli relatif de l'apport durkheimien dans les sciences sociales de l'époque, il fallait faire preuve d'innovation, à l'intérieur et à l'extérieur du champ disciplinaire premier de la théorie. Au sein de la psychologie, il a fallu rompre avec les courants behavioriste et individualiste nord-américains dominants, qui évacuaient la dimension réflexive et symbolique de la conduite humaine en société (Greenwood, 2004). Au sein des sciences sociales, la rupture consistait à introduire la légitimité scientifique de l'étude du sens commun au sein d'une « société pensante » face aux critiques des modèles idéologiques et épistémologiques dominants, afin de revendiquer à la fois la proximité épistémologique et la place spécifique de la discipline (Jodelet, 2009).

Durant ces premiers travaux, il développe deux hypothèses qui vont occuper presque tout le reste de sa carrière scientifique. Il pointe l'histoire de la science vers l'étude du rapport entre deux domaines de connaissance incontournables : la science et le sens commun. Pour lui, l'épistémologie n'affleure que de l'analyse des rapports qu'entretiennent ces deux types de savoir. Occasionnellement, il aimait citer Einstein pour assurer que la science sans le sens commun tomberait dans le solipsisme. Il va donc s'intéresser à l'interaction non hiérarchique entre le savoir scientifique et la connaissance sociale, c'est-à-dire, le savoir dire et faire propres au sens commun : comment ils se transforment mutuellement, comment la connaissance de l'un est transférée vers l'autre et vice-versa.

L'ouvrage princeps (1961) met en évidence deux processus sociocognitifs, l'objectivation et l'ancrage, qui fonctionnent comme des bielles transformant le mouvement linéaire en mouvement circulaire et à travers lesquels un niveau d'abstraction d'une théorie scientifique se concrétise pour pouvoir faire partie de la culture du sens commun et des pratiques quotidiennes. Parmi les nombreuses hypothèses qui y sont abordées, Moscovici souligne que chaque collectif fabrique ses propres bielles, qui lui servent à ancrer cette connaissance nomothétique en quelque chose d'idiographique. Ces outils sont des systèmes de communication, qui portent toujours une part du destinataire et de l'émetteur. Ainsi, l'une des parties les plus originales de son ouvrage est l'analyse des systèmes de communication, sur la façon dont l'émetteur, avant même de construire son message ou de sélectionner les informations à transmettre, prend toujours en compte la relation sociale et, donc, l'influence qu'il vise à établir auprès du récepteur. Cette analyse des systèmes de communication a été principalement appliquée à la communication médiatique, inspirant d'autres travaux (Doise, Palmonari, 1986). Parmi ces

systèmes ou genres de communication, il a distingué la diffusion (lorsque la communication vise à traverser les cloisons des appartenances catégorielles), la propagation (correspondant à la communication au sein d'un groupe social donné) et la propagande (communication visant à accentuer les différences entre groupes ou catégories sociales).

Cette proposition s'appuie sur une critique du modèle classique de la communication de Lasswell qui guidait à l'époque la masse des études sur le changement d'attitude. Dans l'un de ses premiers articles (« Attitudes and Opinions », publié dans l'*Annual Review of Psychology* en 1963) il critique cette tradition de recherche. Ce modèle exclut l'interaction bidirectionnelle qui est l'essentiel de la communication et de l'influence. Il n'y a pas de message, de rhétorique, de langage, hors contexte. Aucune élaboration de message ne se façonne dans un vide social. Émetteur et récepteur s'influencent mutuellement dans la construction du message. Il n'y a pas d'écriture sans tenir compte du public dont on pense qu'il va la lire.

Ces hypothèses vont être développées dans ses travaux sur le langage. Dans un chapitre publié dans *Advances in Experimental Social Psychology* (1967), ainsi que dans le livre *The Psychosociology of Language* (1972), il fait remarquer qu'il n'existe pas de champ que l'on puisse désigner comme psychologie sociale du langage, et il essaie de formuler ce qui devrait ou pourrait être inclus dans ce champ. Il commence par remettre en question la distinction hégémonique de Saussure entre le langage – système stable de relations entre des unités lexicales – et la parole – ensemble des usages de ce système par les membres d'une communauté de parlants. Pour Moscovici la communication est un processus de production linguistique. L'organisation de la parole est le premier point examiné, car s'y combinent des éléments lexicaux et non lexicaux. En se fondant sur le savoir que l'on a sur les relations entre émetteurs et récepteurs, leur motivation et leur distance à l'égard de l'objet pris en considération, il devient possible de prédire les caractéristiques du message – formes grammaticales, redondance, degré de formalisme – correspondant à la situation d'échange. Les systèmes de communication sont liés aux systèmes syntactique et lexical. Les locuteurs réels, les créateurs réels des formes du langage, sont des groupes : classes, nations, professions, groupes culturels, cultures rurales et urbaines. Les différences existant entre ces groupes dépassent largement, d'un point de vue quantitatif et qualitatif, les différences qui apparaissent au niveau individuel. Il observa que la créativité linguistique est suscitée et structurée par les échanges collectifs. Même si l'on considère,

souvent, que le langage, en tant que communication, soutient le lien social, il lui paraît qu'il serait tout aussi correct d'établir un ordre inverse. Les forces cohésives, les conflits, négociations, célébrations et rites qui caractérisent une société donnée sont des facteurs qui engendrent les règles linguistiques et méta-linguistiques et entraînent leur combinaison et leur diffusion.

Moscovici n'a jamais compris pourquoi certains psychologues sociaux ont cherché chez l'individu et son cerveau ce qui résidait dans l'interaction sociale. C'est dans cette interaction que se propage, s'étend et se crée la connaissance sociale, car en définitive il n'y a aucune transmission sans transformation. Ce processus de communication, spécifique de l'espèce humaine, dont l'information n'est pas traitée, mais plutôt interprétée, sera pour lui un principe qu'aucune théorie psychosociale ne devrait ignorer. À plusieurs reprises il a été très critique envers la métaphore cybernétique de l'homme comme machine à traiter l'information, qui a souvent consisté, en psychologie sociale, à supposer le social, réduisant la connaissance sociale à la *social cognition*, comme il le remarquait assez souvent.

Son premier contact avec la psychologie sociale des États-Unis, la seule à être institutionnalisée à cette époque, a été médiatisé par le groupe des psychologues de tradition lewinienne. En suivant cette tradition, il situe le changement et l'innovation dans l'interaction entre individus et groupes sociaux. Il voit dans la discussion active, dans l'expression des divergences, et surtout dans le conflit (au sens de Simmel), les mécanismes du changement. Ainsi, avec Claude Fauchaux ils ont exploré l'hypothèse sur la façon dont se structure la communication à l'intérieur d'un groupe (centralisée vs libre) entraînait un effet sur la performance (les groupes avec une structure centralisée résolvaient mieux des tâches logiques très structurées, alors que les groupes avec une communication libre réussissaient mieux dans les tâches de créativité).

À maintes reprises il raconta la chance qu'a constitué pour lui l'opportunité de participer aux premières réunions en Europe, organisées par Lanzetta, et où il a pu faire la connaissance de Festinger, Schachter, Deutsch, Pepitone, entre autres figures de la psychologie américaine. Il a établi une solide collaboration et forgé une profonde amitié avec Festinger, qui lui a sans doute inspiré plusieurs principes concernant la discipline de la psychologie sociale. D'une part, l'importance de la méthode expérimentale. Importance qui n'a empêché, à aucun moment, Moscovici de pratiquer la plus large diversité, allant jusqu'à prôner le « polythéisme méthodologique ». D'une certaine manière on peut dire qu'il a toujours gardé quelque chose de wundtien, en pensant qu'il y a des

phénomènes dans les représentations sociales, dans le savoir traditionnel, difficilement abordables expérimentalement, lorsque le fondement épistémologique de la théorie qui les sous-tend est de nature explicative. En outre, il avait une conception de l'expérimentation en tant qu'expérience inventive, où l'on découvre quelque chose de nouveau. D'une certaine façon, il n'a jamais pris trop au sérieux le mantra de l'expérimentation comme stratégie de vérification d'une théorie à valeur prédictive. Les colloques n'ont pas manqué où l'on pouvait l'entendre dire, plus ou moins en plaisantant, « si l'expérience va contre la théorie, tant pis pour l'expérience ». Il écoutait et lisait les expériences avec beaucoup de minutie, en prêtant une attention particulière à bien saisir si l'expérience avait simplement varié un paramètre ou si elle abordait réellement une variable. Il était très critique vis-à-vis de la tendance qui se limite à répéter des expériences seulement pour faire varier un paramètre de plus, en laissant de côté le problème ou le véritable phénomène étudié.

Cette entrée dans la psychologie sociale, *via* des figures comme Festinger, l'a amené à suivre à la lettre le conseil que celui-ci lui aurait donné lors de ses nombreuses réunions dans le « Tansnational Committee », à savoir qu'on ne devrait pas se consacrer en Europe à répliquer les études faites par les psychologues sociaux aux États-Unis... pour voir si se trouvaient des différences culturelles. À ce titre, il citait, comme exemplaire, l'article de son ami proche et collègue Claude Faucheux (« Cross-cultural research in experimental social psychology » publié en 1976 dans l'*European Journal of Social Psychology*). Il est resté, jusqu'à la fin (Moscovici, 2012), un défenseur ardent de l'importance de l'étude de *notre* culture dans des contextes politiques et historiques précis.

Son dévouement à la psychologie sociale a également coïncidé avec la soi-disant crise de la psychologie sociale. Bien que cette crise se concentrât principalement sur les questions méthodologiques, la question, pour lui, était davantage épistémologique. Il s'agissait de définir la « matière » de cette science. Cette « matière » est pour lui le sens commun, de la même manière que le langage est la matière des linguistes, le mythe, celle des anthropologues, les rêves, celle des psychanalystes, la vie cellulaire pour les biologistes ou le marché pour les économistes. De plus, il a théorisé le regard de cette discipline, le *regard psychosocial*, proposant une lecture ternaire des faits et des relations afin de substituer à la relation à deux termes du sujet et de l'objet, une interaction, c'est-à-dire une relation à trois termes (sujet individuel (ego) – sujet social (alter) – objet).

Un thème transversal dans son œuvre, et non seulement celle de psychologie sociale, est l'étude

de l'innovation. Comme il était habituel chez lui, il observa d'abord un phénomène général et puis il chercha à le conceptualiser et l'analyser. Il observait tout simplement que les sociétés changent, soit à un rythme soit à un autre. Il se demanda alors si cela tenait à des processus d'innovation, à l'origine de la connaissance sociale. C'est sur cette question qu'il proposa deux théories qui sont sans doute davantage connues par les psychologues sociaux « mainstream », s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. L'une est la théorie de la polarisation collective et l'autre, celle de l'influence des minorités.

À partir de 1969, à travers de nombreux articles, notamment avec Marisa Zavalloni, il publie sa théorie de la polarisation collective. Jusqu'alors, un bon nombre de psychologues sociaux réduisait la prise de décisions en groupe à une forme d'agrégation de décisions individuelles, où la situation du groupe ne venait que diluer la responsabilité individuelle. Mais Moscovici partait d'une question beaucoup plus large, à savoir, comment se polarise l'attention dans une société sur un thème ou un autre, puis comment vont se polariser les sentiments sur ce thème. S'il va de soi que les leaders d'opinion ou les mass-media déterminent une bonne partie de cet agenda thématique pour la société, la question originale qui l'intéressait portait sur la façon dont se rompt la symétrie dans laquelle sont, à un moment donné, les interactions à l'intérieur d'un collectif, et ce qui passe ensuite. Dans la tradition lewinienne et festingerienne, au groupe normalisateur qui fait pression à la référence, à la conformité, s'oppose le groupe qui fait pression à l'inférence, celui à l'intérieur duquel surgissent un dissident ou des divergences du contenu, qui finissent par briser la symétrie, ayant pour effet de diriger l'interaction sociale vers le changement et l'innovation. Il a démontré que dans un groupe de discussion peuvent surgir des approches qui ne figuraient initialement chez aucun des individus appartenant au groupe. Il a tenté de généraliser les phénomènes de pouvoir et de conformité observés dans des expériences et publications réalisées avec un physicien, Serge Galam.

Il a très vite compris que lorsqu'un collectif est amené à polariser son attention sur un thème donné, et à instaurer un débat, une discussion vivante, les opinions et les sentiments vont se polariser sur le pôle vers lequel ils tendaient initialement. Dans l'ouvrage écrit avec Willem Doise (*Dissensions et consensus. Une théorie générale des décisions collectives*, 1992) ils montrent comment aller à l'encontre de la pensée de groupe, comment faire d'un groupe normalisateur et conformiste un groupe innovateur, créateur et efficace. Les organisations tireraient un grand bénéfice à tenir compte de ces contributions.

En même temps qu'il menait ces travaux, il s'intéresse à l'influence sociale et au changement social. Dans *Social influence and social change*, il examine en profondeur les théories proposées en psychologie sociale pour rendre compte de l'influence sociale. Il arrive alors à deux conclusions majeures. D'une part, elles confondent influence sociale et pouvoir ; elles réduisent l'influence au fait de disposer d'un pouvoir (normatif, informationnel, référentiel), ce qui a comme résultat l'augmentation de la conformité. D'autre part, aucune d'entre elles n'est capable de rendre compte de l'innovation sociale. Son expérience dans le mouvement écologiste lui a appris que les minorités sociales sont des acteurs sociaux capitaux et innovants. Alors, il soulève deux questions capitales : une minorité sociale, sans aucun pouvoir, peut-elle influencer ? Si oui, comment ? Ses premières expériences dans ce domaine visent à découvrir que l'influence minoritaire existe. Cela peut sembler un peu simple, mais il faut savoir que, pour Moscovici, l'expérimentation vise la découverte de phénomènes, bien au-delà du simple contraste d'hypothèses. En coulisse, il se plaignait du peu du risque que l'on prend à mener des expériences visant à découvrir des nouveautés.

Il finit par proposer son modèle génétique ou interactionniste de l'influence sociale. À l'origine de l'innovation, il place le style de comportement de la minorité, principalement la consistance, c'est-à-dire, la simple répétition sans contradiction d'une alternative. Ce serait la seule façon dont une minorité sociale peut générer des conflits sociaux et forcer la majorité à penser ce que la minorité veut dire et, à un certain niveau, à repenser ses propres positions antérieures. Il voit aussi que la nature de l'influence exercée par une majorité est différente de celle exercée par une minorité, ce qui le conduira à écrire la théorie de la conversion, publié dans les années 1980, entre autres dans les *Advances in Experimental Social Psychology*. Tout au long de sa vie, il a vu dans les minorités sociales actives le moyen pour faire sortir une collectivité, une société, de ses propres habitudes normatives.

Nous nous sommes limités, et sûrement trop limités, à rendre ce court hommage aux principaux apports que Moscovici nous lègue pour la psychologie sociale. Nous ne pouvons ici esquisser un tableau plus complet, d'une longue, active, créative et originale carrière intellectuelle et scientifique, ancrée pleinement dans les sciences humaines et sociales. Parmi ses contributions incontournables figurent ses relectures des grands classiques de la psychologie des foules, comme, par exemple, Le Bon, Tarde, Freud (*L'âge de foules*, 1981). Il est également revenu aux sources des fondateurs des sciences sociales comme Weber, Durkheim,

Simmel (*La machine à faire des dieux*, 1988), et singulièrement de la psychologie collective, afin de défendre l'inséparable du social et du psychique dans nos analyses.

Ses deux « inventions » institutionnelles, le Laboratoire de psychologie sociale de l'École des hautes études en sciences sociales et le Laboratoire européen de psychologie sociale à la Fondation Maison des sciences de l'homme, ont marqué des générations de chercheurs du monde entier. Le premier, a réuni et formé pendant quatre décennies des chercheurs à une psychologie sociale spécifique, d'orientation résolument *sociétale*, reconnue et clairement identifiée actuellement au sein d'une large communauté internationale. Plus de 90 thèses y ont été soutenues de 1966 à 2007 (dont 59 sous sa direction). Une grande partie des chercheurs ainsi formés a intégré des institutions académiques en France, en Europe et dans le monde.

Le second, le Laboratoire européen de psychologie sociale (LEPS), a été créé par Moscovici en 1976 à la Fondation Maison des sciences de l'homme (FMSH) à Paris. Il venait renforcer des courants de recherche européens originaux, mais disparates, complétant ainsi l'action de l'Association européenne. Plusieurs groupes de recherche ont permis l'émergence de thématiques innovantes et interdisciplinaires et renforcé le travail collaboratif entre chercheurs, ce qui s'est traduit par plusieurs publications collectives. Son fonctionnement original en réseau, bien avant que ce modèle de travail interactif devienne en vogue, a fait du LEPS un rare exemple d'innovation institutionnelle (Kalampalikis, 2003).

Après trente années d'activité, Serge Moscovici a accompagné son évolution en suscitant la création d'un nouveau réseau, le « Réseau Mondial Serge Moscovici » (REMOSCO) à la FMSH, qui a pour vocation d'étendre et de pérenniser l'inventivité de son œuvre à travers la vaste communauté internationale de chercheurs qui s'appuient sur ses travaux.

L'histoire des hommes est indissociable de celle des idées. Serge Moscovici a traversé l'histoire du xx^e siècle, cette « longue suite d'improvisations et d'étonnements », selon ses propres mots, a marqué en profondeur les sciences sociales. Sa disparition nous impose de prendre toute la dimension de son œuvre polymorphe et, en particulier, au sein d'une science, qu'il a souhaité finalement un peu comme lui, ouverte, curieuse, inventive, sensible, en phase avec les questions sociétales de son temps. Une psychologie sociale qui « étudie comment et pourquoi nous cherchons à comprendre le monde *hic et nunc*, et à agir sur lui » ; autrement dit, une *anthropologie de notre culture* (Moscovici, 2012).

RÉFÉRENCES

- BUSCHINI (Fabrice), KALAMPALIKIS (Nikos).– *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.
- DOISE (Willem), PALMONARI (Augusto).– *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1986.
- GREENWOOD (John D.).– *The disappearance of the social in American social psychology*. New York, Cambridge university press, 2004).
- JODELET (Denise).– Rappresentazioni e scienze sociali : incontri e rapporti reciproci, dans Palmonari (A.), Emiliani (F.).– *Paradigmi delle rappresentazioni sociali*, Rome, Il Mulino, 2009.
- JODELET (Denise).– Returning to past features of Serge Moscovici's theory to feed the future, *Papers on Social Representations*, 20, 39.1-39.11, 2011.
- JODELET (Denise).– *Représentations sociales et mondes de vie*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2015.
- KALAMPALIKIS (Nikos).– Un laboratoire *sans murs* : le LEPS, *Journal des psychologues*, n° hors série « Serge Moscovici : le père de la théorie des représentations sociales », 2003, p. 50-54.
- KALAMPALIKIS (Nikos).– Retour au milieu vital, dans Moscovici (S.), *Le scandale de la pensée sociale*, Paris, Éd. de l'Ehess, 2013, p. 7-15.
- MOSCOVICI (Serge).– Le premier article, *Journal des psychologues*, n° hors série « Serge Moscovici : le père de la théorie des représentations sociales », 2003, p. 10-13.
- MOSCOVICI (Serge).– Questions de psychologie sociale, dans *Premi Balzan 2003. Laudationes, discorsi, saggi*, Milan, Libri Scheiwiller, 2004, p. 137-151.
- MOSCOVICI (Serge).– *Raison et cultures*, Paris, Éditions de l'Ehess, 2012.
- MOSCOVICI (Serge).– *Le scandale de la pensée sociale*, Paris, Éditions de l'Ehess, 2013.
- MOSCOVICI (Serge), MARKOVA (Ivana).– *The Making of Modern Social Psychology*, Cambridge, Polity Press, 2006.